



QUEUE DE POISSON
ANVIER

Mélanie Roy Elizabeth Adel
Francis Lussier Eve Lévesque
Patrick Lacelle R.Lamy-Beaupré
Samuel Mercier et al.



LEPIED

LE JOURNAL

DU DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE

TABLE DES MATIÈRES

Le Pied de nez

De l'engagement ou le crachin du changement MHC p. 1

Le Pied qui voque

Femme et saison Renaud Lamy-Beaupré p. 1

Le Pied qui voque

Aujourd'hui : nos amaux les animis La chronique à Mononcle p. 2

Le Pied qui voque

I.N.R.I. S. Nerian p. 3

Le Pied qui voque

L'enfer sans endroit (la fin amplifiée par les moyens) **S. Nerian** p. 4

Le Pied qui voque

Récit d'une truite hédoniste Mélanie Roy p. 6

Le Pied qui voque

Saisie Rue Bernard, mars 2008 **Francis Lussier** p. 6

Le Pied qui voque

Propulseur en rouille Patrick Lacelle p. 7

Le Pied qui voque

Scènes de la vie de commis Samuel Mercier p. 7

Le Pied qui voque

La belle saison Elizabeth Adel p. 10

Le Pied qui voque

Sans titre Eve Lévesque p. 10

DE L'ENGAGEMENT OU LE CRACHIN DU CHANGEMENT



MHC

Après la dinde et les réunions de famille, les soirées un peu trop éthyliques dont vous ne vous rappelez que trop peu, la session hivernale se pointe le bout du nez. Avec elle, les cours reprennent et les doléances... de plus belle! Mon cerveau demeure, à ce jour, incapable de concevoir que des étudiants universitaires soient à ce point perturbés par la charge de travail des cours de notre département. Des livres à lire, quelle horreur! Quelle horreur? Le terme de littérature est-il trop abstrait pour comprendre qu'un bac en cette discipline requiert un tant soit peu de lecture et d'analyse d'oeuvres majeures? Si les grands classiques, *c'est plate*, je vous suggère du Dan Brown... et une petite visite à l'extérieur des corridors du huitième étage. Merde, où est passée la culture?

Outre le porte-feuille pleurant, la gueule ouverte en proie à une anorexie létale, personne ne devrait trouver les profs trop exigeants quant aux lectures demandées... Angoissé, certes. Sceptique, va encore. Complètement motivé, nettement mieux. Deux petits Baudelaire en deux semaines ne devraient pas être le déclencheur d'un leitmotiv accusatoire! À bas les pamphlets pour une éducation plus facile! Au bûcher le nivellement par le bas seulement parce que *nos pauvres étudiants ont aussi une vie et un travail!*

Un problème plus profond se cache sous cette vague de lamentations. Le désengagement de nos collègues, autant au sein de leur éducation et de leur culture, qu'au sein de leur société, m'effraie. Prouvez que vous n'êtes pas une masse inerte: engagez-vous! Que l'énergie destinée initialement aux plaintes soit recyclée en le moteur de projets, et que tout bouge! Au sein de cette feuille de chou, ou dans le mouvement étudiant qui grouille autour de vous, les places vacantes abondent, et laisse à un cercle restreint de jeunes adultes le monopole décisionnel. Le résultat de ces entreprises ne plaît pas à tous; qu'attendez-vous pour vous y faire entendre? Et si prendre sa place commençait par s'investir dans sa propre vie, dans son éducation et sa culture? S'outiller pour exister, est-ce trop demander?

Soyez actif, devenez quelqu'un.

Ah! quelle belle idée de résolution...

L'an 2009 : un vent de changement? Je n'y sens, jusqu'à présent, qu'un crachin froid... prouvez-moi le contraire.

Réagissez à cet article!

leped@littfra.com

LE PIED QUI VOQUE FEMME & SAISON

RENAUD LAMY-BEAUPRÉ

I

Sous ce regard fait de glace
Se cache une âme de poisson
Plus froide que le climat de mars
Marche, mes doigts sont ton hameçon
(Vois... je ne suis qu'un homme-son)

II

Je change de couleur aux mois doux
Pour nous permettre cette liaison
Avant que ne se répètent les saisons
S'il te plaît dis-moi tout
(Avant ce massacre de masse)

III

Aime ou ne me hais jamais plus
Lorsque tu t'emballes et
[t'empares de mes fautes
Je vois ma mère, puis tu tombes
[à marrée haute
Alors mes joies s'amarrent d'amère
[amertume
(Et moi aussi je vois flou !)

IV

Avançons à tâtons avec la floraison
Aux bords de cette falaise en
[queue-de-poisson
Que nos maux d'amour y fassent
[le saut de l'ange
Et nos phrases un beau mélange...

AUJOURD'HUI : NOS AMAUX LES ANIMIS

La chronique à Mononcle



ANONYME

Lecteurs, lectrices, l'heure est grave. J'ai envie de vous entretenir aujourd'hui d'un problème d'importance capitale qui est, depuis trop longtemps, un fléau de notre société. Il est temps d'en finir avec cette ridicule propension que nous, êtres humains, avons à ostraciser un groupe de la société sans lequel nous n'aurions même pas survécu. Et pourtant, jour après jour, parfois même (et c'est là le pire !) sans nous en rendre compte, nous continuons à dénigrer et ridiculiser un groupe qui occupe une place fondamentale dans nos vies, les animaux. Sans même parler de violence physique ici, c'est à travers nos mots et nos expressions que nous frappons le plus fort; il ne faut d'ailleurs jamais oublier que la violence, c'est pas toujours frappant, mais ça fait toujours mal !

J'en vois d'ici qui sourient et ne prennent pas au sérieux mon propos. Soit. Mais c'est que vous êtes aveuglés par la prétendue supériorité de la race humaine, supériorité ma foi toute relative, et que vous ne saisissez pas toute la perversité latente de certaines expressions utilisées dans la vie de tous les jours. Prenons l'exemple le plus probant, celui qui sert malicieusement de thématique à cette parution, *queue de poisson*. Cette expression, en apparence toute anodine, est généralement utilisée de deux façons : soit pour désigner une histoire qui se termine mal ou encore, expression plus connue de l'autre côté de

l'Atlantique, pour qualifier un dépassement automobile hautement dangereux.

S'il est possible de comprendre le sens de la seconde expression, en se figurant que les poissons peuvent effectivement se dépasser les uns et les autres dans un espace serré alors qu'ils se promènent en banc, ce qui peut mener à des manœuvres audacieuses et éventuellement dangereuses, qu'en est-il de l'autre sens de cette expression ? Pourquoi associe-t-on la queue du poisson, qui est à toutes fins pratiques bien anodine, à une idée négative ? Sous quel motif a-t-on osé poser sur les frêles épaules (et les frêles queues) de ces aquatiques animaux (qui sont, pour la plupart, plutôt inoffensifs) le rôle ingrat de référer à des situations déplaisantes ?

Visiblement, personne n'a pensé à l'impact psychologique important que l'emploi de cet expression aurait sur ces bêtes marines. Après tout, la queue du poisson n'est pas pire que celle d'aucun autre animal ou même celle des hommes. Qui ici peut affirmer avoir déjà été agressé, attaqué, frappé, blessé ou que sais-je encore par une queue de poisson ? Alors qu'on peut facilement affirmer que la queue des hommes peut, en certaines situations, causer ce genre de désagréments. Mais bien évidemment personne n'aurait dans l'idée de dire que «cette histoire se termine en

queue d'homme». Si ça n'est pas un exemple parfait de deux poids deux mesures, je ne sais pas quoi dire de plus.

Mais l'affront fait au règne animal ne s'arrête pas là. Après le monde aquatique, l'humain croit bon de s'en prendre aussi aux animaux volants. Je ne crois pas surprendre personne (et si c'est le cas, vous m'en excuserez, je ne voulais pas vous faire peur) en affirmant qu'on qualifie parfois une personne stupide comme ayant une *cervelle d'oiseau* (ou même plus précisément, une *cervelle de moineau*). Mais quel argument fallacieux ! Leur cervelle sera bien évidemment plus petite, puisque les oiseaux ont une fâcheuse tendance à être plus petits. Peut-on vraiment les blâmer pour autant ? Bien sûr que non ! Après tout, qui a le contrôle sur sa taille ? Personne ! Mais il ne nous viendra jamais à l'idée de dire que les nains sont moins intelligents parce qu'ils sont plus petits. Et si jamais quelqu'un affirmait cela, il serait aussitôt décrié par tous et toutes et condamné sur la place publique pour avoir osé tenir des propos aussi injurieux ! Évidemment, on pourrait avancer que les oiseaux n'avaient qu'à évoluer de façon efficace pour être plus grands et qu'ainsi ils ne seraient pas traités de telle façon. Mais, disons-le franchement, cet argument relève tout simplement de la mauvaise foi. De plus, toutes proportions gardées, leur cervelle vaut fort certainement la nôtre, sinon même plus.

Bien que je sente déjà vous avoir convaincus et convertis, permettez-moi d'utiliser encore quelques exemples pour bien appuyer mon propos. Il a souvent été prétendu, notamment à travers diverses maximes et expressions, que le chien est le meilleur ami de l'homme. «Voilà enfin une expression sympathique et favorable aux animaux qui détruit en miettes toute ton argumentation !» me direz-vous. Que nenni. Parce que pour une expression gentille, combien existe-t-il d'expressions négatives concernant les chiens ?

En rafale : *avoir la chienne* pour avoir peur. Vraiment ? En plus d'être méprisants envers les animaux, vous êtes sexistes ? C'est donc que vous êtes de bien tristes personnages.

Il fait un vrai temps de chien, alors qu'il pleut. Parce que vous croyez vraiment que les chiens sont heureux de passer leur journée à la pluie battante ? Aux dernières nouvelles, les poils de chien ne sont pas particulièrement reconnus pour leurs vertus imperméables (imaginez la révolution que ça ferait dans l'industrie du vêtement par contre...!) et ces pauvres animaux souffrent tout autant que nous de la pluie glaciale qui pénètre jusque dans les os.

Et que dire du sort réservé aux chats ?

J'ai d'autres chats à fouetter, pour signifier que nous n'avons pas le temps de nous occuper de certaines choses sans importance. Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi il faut manifester autant de haine envers ces charmants félins ? Qui donc est assez horrible pour aller fouetter des chats, alors que tout ce qu'ils demandent c'est d'avoir un peu de tendresse bordel de merde !

À partir de là, il ne reste qu'une seule chose à dire : *I rest my case*, comme disent les chinois.

LE PIED QUI VOQUE I.N.R.I.



S. NERIAN

Pourquoi se complaire dans l'ecclésiaste volupté plutôt que de s'écorcher aux sons d'une joviale division ?

Pour qui est-ce que j'accroche mon regard à la potence d'un réverbère qui urine une lumière que je ne veux pas voir ? C'est de la tentation, voilà tout. Une tentation qui s'incarne en faisceaux dispersés comme à la recherche du tintement de ma nuque nuptiale.

Mais, vraiment...

Pour qui est-ce que je le fais ?

Mon coeur est

méprisé à outrance, mon corps est cuistre et fascié par les ongles de la succession. Mes sentiments, quant à eux, se sont sabordés par les diasporas que je leur ai infligées.

Je ne peux plus me fasciculer sur les murs féminins, mon décor n'y tient plus. J'ai connu l'éphébie et les plaisirs de ses autres formes adjectivales, mais ce temps me semble déchu.

En estafilade, j'ai cisailé tous les vertugadins qui daignaient me plaire, et par le fait même l'encordage iconoclaste des vertus chantées en chœur. Je dois renouer contre mon gré avec l'espérance, celle que j'ai trop souvent confondue aux aspirations croisées de la vergue et de l'espar dépourvu de sa voile. Je m'y voyais cloué.

J'ai tenté de m'élever à l'envers et j'ai croisé ce que je ne sais être le fond ou le fondement de quelque chose. Pourtant, quand une ancre touche le fond c'est qu'elle a accompli son travail, mais quand ce fut le tour de mon humanité, je me suis noyé dans l'incarnation d'une psychose aux effluves salines.

Au son des conteneurs qui se défontrent sur la rive, je dois maintenant laisser couler les sentiments

qui peuvent en tout instant se lacérer sur moi et écouter les cors en sourdine

qui lâchent prise, qui prennent la forme des latrines préventives de mes amours torrentielles, de ma cyclique personne consumée par le fumet raffiné du pétrole giclé çà et là.

Je quitte donc la nef amoureuse amarrée aux connotations d'autrui, pour devenir mon propre espalier, celui qui battra à sa mesure ses envies dans la démesure ou non, aux rythmes des cadences où mon coeur voudra bien s'époumoner.

Ici, de toute façon, il meurt dans mon coeur comme il meurt sur la ville. Alors, à quoi bon usiner mes sentiments pour parasiter un autre coeur et le rendre plus aqueux d'esthésie qu'il ne l'est déjà.

J'essaierai d'essaimer ailleurs.

LE PIED QUI VOQUE

L'ENFER SANS ENDROIT

(la fin amplifiée par les moyens)



S. NERIAN

Ce que je dis ne veux rien dire.

« Je sais, car c'est de rêves dont je parle.
Les rêves sont les enfants de cerveaux débiles.
Je ne parle donc de rien, de pure fantaisie.
Je parle donc de choses plus légères que l'air
et plus inconsistantes que le vent peut l'être. »

Mercurio

Je m'efface, je m'essouffle, comme le soleil bouffé par un fuyard, je ne deviens plus. Les astres ont repris leurs vieilles habitudes et tracent en cet instant précis, un autre moi. Mon coeur est pavé de maux et d'ennuis, le ciel est violacé de violence, mes yeux sont devenus bleus de tempêtes et humides de vagues souvenirs. J'ai dû extirper toutes mes larmes, pour les ravalier comme des hydres, et pleurer encore un amour qui a su m'échapper. C'est avec l'aigreur du regret acidulé que je vus trop d'ineffables dahlias s'échouer sur mes berges mornes et vaseuses, pour ensuite, repartir, parant les reflux houilleux de mes vagues sales.

Quand je dors, bien mise, fardée de rêves, la nuit noire se dévoile comme une chevelure au couché de la morte. Je ne vois plus qu'une image noire déchirée de rouge, pareille à une meurtrissure dans l'enceinte d'une mère au ventre plat. Les jours me sont trop longs. Alors, toujours je la supplie cette nuit de poindre dans l'éternité, mais elle entre côté jardin et file côté cour avec les sentiments

*Les astres
ont repris
leurs vieilles
habitudes...*

saphiques qu'elle n'a jamais cessé de me dérober... Et pour compenser la rose qu'elle me doit en retour, elle me crucifie un matin de plus au visage, me laissant dans mon calvaire, drapé de pourpre, espérant altérer mon paysage de la couleur du vin. Comme un larron oublié, placé en croix disloquée, les veines transpercées de distances, elle me laisse, seul... Seul, au creux de mes yeux nuptiaux, seul, avec l'enfer embusqué dans mon coeur, le sachant susceptible d'être adjoint au mal coulant d'un noeud transpirant une étreinte achevée.

Mes yeux sont maintenant jaunes de lithium enchâssés à la traîne bleuie de furtives auréoles et mon coeur de glycérine, lui, s'est trop agité, il a implosé. Soufflé par un coup de grisou, il a soufflé les amours noires de frasil, plus noires que noires, plus consumées qu'un phénix rattrapé par l'enfer. Je suis loin sous ma tête, me nourrissant d'aspirations aux goûts fatals de sulfure. J'ai passé plus d'une saison en enfer. J'ai passé trop de saisons à errer dans

*J'ai passé plus d'une
saison en enfer...*

les abysses, seul avec l'incessante connivence du coeur.

J'ai tenté de drainer mes maux, mais après avoir tant erré à mal, l'omniscience s'est convertie à l'inferral sans indulgence, comme une pleureuse dévouée à prêcher la dévotion. Inhérent à toute ma capacité d'aimer, l'enfer s'est infiltré comme un apothicaire au coeur d'une soirée mondaine aux parfums de charmantes décadences. Au sein de lascives sarabandes, (croyez-moi), l'enfer prend la forme d'un guérisseur aux fioles multiples. J'ai été fourbé de promesses liquides, de promesses en élixirs, fourbé de mes songes liquéfiés, pour m'y noyer à nouveau.

Je tentais donc de fuir le jour pour me confesser dans l'obscurité d'un rêve, mais même assoupi, je ne pouvais soupirer. Dans un globe pour théâtre, je dormais.

Aux grés des caprices d'Éole, ma funeste chevelure valsait dans les jardins arides aux accents nordiques du royaume d'Elseneur. Au zénith d'un rêve où Méphisto devenait muse et que les nuées ardentes se cambraient dans de longilignes formes, les forçats de l'enfer cessaient de maudire les martyrs qu'ils ne sont pas devenus, afin de saluer l'arrivée des amoureux, qui, altérés par les filtres, ont vu ce que les amoureux voient de l'amour en rêves. Et, au moment où les jeunes amours suicidées

s'engouffraient, les lèvres encore empourprées du violacé des fruits d'un mûrier, le teint pâle d'un trépas ophélique, les poignets taillés des sangs profonds, j'ai senti un doux liquide s'immiscer dans mon oreille, qui dans sa rigole, a eu l'audace de susurrer son nom avant de me laisser plonger dans l'éternel. Ce liquide, un fiel puissant, avait l'odeur de jours où transpire la trahison. Il avait glissé des doigts élancés des pleurs de l'azurin... Une rose sardonique à la main, pour un instant, elle m'avait rejoint...

Je dois quitter la limpidité des opiacés, la beauté prend maintenant des formes holographiques pour devenir le spectre d'anciennes idées. Pour la première fois, je ne peux plus sécréter l'encens réconfortant de l'irréel. Mes amours fantomatiques et mon cœur sont maintenant les déchets qui engrossent les mines dont on n'engendre plus rien.

Désormais, le soleil est clos, les volets sont tirés, le beau jour d'un bleu empourpré m'a quitté. L'incandescence des mouvements est celui d'une aquarelle de stagnation, la fin sent maintenant l'effervescence d'un dénouement achevé.

Le ciel pareil à une lande, où les asphodèles, comme signe d'espoir, ne faisaient que confirmer le lieux où je me trouvais.

Elle m'a rejoint l'instant d'un moment, elle semblait avoir quelque chose à la main. La rose.

Demain, je me quitte pour un charnier, pour sûr je ne serai pas seul, l'enfer sera là pour me tenir compagnie.

Je souffrais d'un amour hongkongais aux effluves d'ananas péri-

més et d'un mois de mai qui t'as vu naître.

L'enfer est connotatif à chaque être et à chaque mal.

Les cieus d'asphodèles qui engrossent les mines et moindres crevasses que cette croûte (avec angélus).

Pour le constat final.

Et soudain, venus du ciel d'un rouge d'enfer, quatre maigres paladins du diable sous les appareils de nobles sarrasins, *parer d'un vert d'espoirs déçus et maures d'un orangée que l'affaissement du soleil magrébin a imprégné. Le clairon d'une foi Dulie et latrie canonisées.*

Esseulé, mis en bière, ayant pour seule lumière celle de ne plus la voir, d'avoir tiré les volets sur ce qui était pour moi une souffrance que le céleste nous obligeait s'estamper dans les yeux comme sur le cœur. Chaque matin, je n'avais cure qu'il soit celui d'une tignasse hirsute de gris souvenirs ou celui d'un azur d'éternité.

Ou à une écorchure lorsqu'elle m'enserrait quand je pénétrais son cœur, lorsque j'atteignais à coups de glaive les minotaures qui la perforaient.

Sa robe de peau.

Demain, je me quitte pour un charnier.

Et soudain, venus du ciel d'un rouge d'enfer, quatre maigres paladins du diable sous les appareils de nobles sarrasins, *parer d'un vert d'espoirs déçus et maures d'un orangée que l'affaissement du soleil magrébin a imprégné. Le clairon d'une foi Dulie et latrie canonisées* saison en enfer.

Les chevaliers de l'apocalypse sont des infidèles morts en djihad.

Pourtouré de longues lames encore blanches, l'œil du ciel borgne s'ouvre ou s'entrebâille.

Le ciel noir, délavé et coulant d'une nuit fardée d'aurore.

Je suis paré à connaître des maux plus terrestres.

Le mer prompt se cambre de blessures bouillonnantes. Tempête vengeresse pour un borgne.

J'ai tenté de revêtir la dernière casaque que j'ai trouvée, sale, humectée de la récolte lacrymale déjà trouée par une kyrielle la dernière issue, j'ai tenté progressivement. Certaines ont tiré avec une poigne innocente de premier amour affaiblissant.

L'Angélus retentie, la taciturnité du glas laisse de profonds essarts dans la lande immense, je ne vois aucun clocher, comme le glas avoué, à genoux, dans les entrailles d'un cœur sarclés par le soc qui, filant à la vitesse d'une nef sur l'azur liquéfié, me heurte.

Me pourfendait l'échine lourde et rauque en d'une pluie acide.

Mon cœur siège sur un trône de racines estropié à l'hêtre.

Un cœur triste passe de longues heures à expirer des plaintes soupirantes, *essoufflés* par les assauts futiles que son cœur geint, aspirés de dévotions, le soupirant fait ce qu'il sait faire de mieux. Il a choisi la fiole du soupirant et non celle du courtisant dérobé par le cochet de la grande morte partie cueillir quelques prunelles.

Une douce lumière se défenestre dans ma chambre pendant que mon regard, lui, défenestre la lumière.

Cette incandescence dualité me déchire.

LE PIED QUI VOQUE

RÉCIT D'UNE TRUITE HÉDONISTE



MÉLANIE
ROY

Nageant dans les eaux brunes et fraîches d'un des cent soixante-neuf Lacs à la Truite du Québec¹, une brave truite avale une gorgée de phytoplancton. Elle se laisse porter par le courant, satisfaite; son existence paisible ne comportant pas trop de dangers pour sa survie et ses espoirs de reproduction. L'eau est à une température qui favorise son épanouissement dans l'espace et d'une couleur qui s'harmonise parfaitement à celle de ses écailles, ce qui lui assure un camouflage satisfaisant.

Parfois, elle jette un oeil curieux, mais dénué de facultés intellectuelles sur un castor, une loutre, un *méné*, puis revient à ses besoins vitaux ou son appréciation de l'existence aquatique. Elle contemple parfois un bosquet d'algues avec attention, et se rue sur cet amas de tentacules gluants et rassurants, frissonnant d'une joie indicible et secrète. Un état voluptueux près de l'abandon amoureux s'empare de son être et lui fait verser quelques bulles émues.

Parfois, des vagues paisibles viennent changer le cours de sa trajectoire. Les rayons du soleil les font miroiter comme des astres au niveau de la mer. La lumière traverse le rideau aquatique, comme elle éclaire la poussière. À cet instant, toute préoccupation pragmatique de la truite est suspendue. Elle se laisse porter par la poésie de la mer, qu'elle perçoit sans en avoir la moindre notion.

Le lac est calme. Parfois, le fond d'un canot et l'extrémité de deux

rames sont visibles à proximité de la truite. La truite est heureuse. Ne viennent troubler cet état de béatitude face à l'existence que le bruit et les déjections des bateaux à moteur. Le courant, très faible, lui donne l'impulsion d'ouvrir ses mâchoires, d'aspirer ce qui se trouve devant, et les refermer, confiant ainsi à son tube digestif le reste de la besogne. Métabolisant les nutriments d'une manière adéquate, son système digestif ne la trouble guère. Une abondante quantité de fibre lui assure une régularité sans faille.

Grâce à sa mémoire de quelques secondes, elle peut oublier ce qui pourrait mettre en péril son bonheur. En fait, elle est hédoniste par essence, et non par nécessité métaphysique.

La pensée qu'elle pourrait se faire pêcher, sécher ou fumer, rôtir ou cuire à la poêle ne lui traverse pas la tête. Elle ignore encore la cruauté des humains.

Cette créature bonasse préfère se prélasser sur les courants chauds et contempler les splendeurs des étendues de son lac natal. Elle n'a pas encore fréquenté les frayères, lieu de perdition de ces animaux, et seul lieu où elle peut avoir la possibilité d'engendrer pour enfin pondre, afin que ses gènes ne s'anéantissent pas en pure perte.

Elle est, en outre, végétalienne, encore une fois par nature et non par caprice de gérer son corps par son esprit. Pourtant, les vers de terre sont une mine de nutriments facilement assimilables... Mais elle n'a pas envie de les manger

empalés sur les hameçons que les pêcheurs du dimanche lancent en vain dans sa direction. Non, cette truite a horreur des objets contondants, seule notion de violence avec laquelle elle a été en contact et qui lui a ravi un cousin voilà quelques mois.

Pour ce qui est de ce cousin infortuné, elle ne sait pas ce qui lui est arrivé. Elle ignore qu'il a fini sa trajectoire dans l'assiette d'un restaurant, cuit au beurre et à l'huile d'olive, arrosé de jus de citron, de sauce *tzatziki*, et coudoyant quelques cuillerées de riz, de la salade grecque, et deux brochettes. Il fut d'ailleurs qualifié de délicieux.

LE PIED QUI VOQUE

SAISIE

Rue Bernard, mars 2008

FRANCIS LUSSIER

Laurence, derrière son comptoir de bois, pris une longue gorgée de ce verre de Blanche qu'elle venait de se verser. La place était passablement agitée. Et seules deux barmaids pour distribuer assiettes, verres et shooters avec une efficacité stupéfiante.

Elle déposa son verre sous le bar, près du bac à glace, en jetant un coup d'oeil autour pour voir si on l'avait vue. Lorsqu'elle s'aperçut que c'était le cas, ses lèvres devinrent un sourire enfantin, et elle ne put s'empêcher d'éclater de rire... un rire mêlé d'ivresse et de plaisir coupable.

Puis, voyant qu'une nouvelle serveuse arrivait en renfort, elle contourna le bar d'un air théâtral, s'auréolant d'une fausse dignité, répondit à nos sourires par un clin d'oeil et sortit dehors fumer une clope, le rose aux joues.

LE PIED QUI VOQUE PROPULSEUR EN ROUILLE

PATRICK LACELLE

COLLABORATION SPÉCIALE

Une queue de poisson a la forme subtile d'une agrafe qu'on a enfoncée dans un épais tas de feuilles. Ensuite, dégottée avec une plume, direction au tapis. K.O. Ses 3 arêtes de métal mou se blottiront sûrement contre un bas de coton tapé par des allers-retours d'inspiration sur un même thème. Un système nerveux s'acharnant à s'agrafer les entrailles les plus fraîches est soudainement assailli. Un grand cri et les feuilles tombent toutes à la fois et se confondent au rouge du tapis.

Une queue de poisson, un tas de feuilles, un poids plume. Un bas de coton, un système nerveux, le tapis rouge. K.O. Attention aux petites choses friables. En queue de poisson on peut tourner en long et en rage.

On mettra plus de temps à s'en passer qu'à se dépasser, à vivre qu'à survivre, à rire qu'à mourir...

J'ai toujours haï les grands froids engourdissant d'hier et je crois bien que demain me réserve d'autres éclairs de chaleur entre mes bas frileux et ce tapis de friction. Voilà mon destin : la plume basse, la feuille lourde de sang, mais la mine haute. Voilà mon dessein : l'océan de mon poisson ; un barbeau qui se trace lui-même ; un chemin hors de la houle ; les courants amers et salés qui lèchent mes dérives glacées et camouflent la pression des uns et des eaux.

L'agrafeuse, déesse marine et vieux marin, métamorphose l'agrafe en propulseur rouillé vers les profondes jachères de mon inspiration aquatique. Je m'étoufferai jusqu'à en développer des branchies.

LE PIED QUI VOQUE SCÈNES DE LA VIE DE COMMIS



SAMUEL
MERCIER

Je lisais quelque part que le travail de commis était le *Purple Heart* de la génération Tarantino. En entrant dans le merveilleux monde de la vente de magazines, j'ai bien reçu mon porte-clés *La Presse*, mon polo bleu marin et un code pour le système d'alarme. Pour l'instant, pas de médaille, seulement un chèque un peu maigre qui rentre tous les deux jeudis.

Le client est un homme d'une cinquantaine d'années avec l'air d'en avoir soixante-dix. Il a un bonnet enfoncé sur la tête et plus beaucoup de dents. Il sent l'alcool à plein nez et a l'air défoncé. Il me demande un paquet de *Du Maurier* régulier et un paquet d'*Accord King Size*. Je lui donne, il me remet un 20 et me demande :

— J'en ai-tu assez pour de la gomme?

« Oui », que je lui réponds.

— Donne-moi de la gomme!

(Il est devant un étalage rempli de gomme). Il se met à rire. Il prend un paquet de Trident avec du jus bizarre dedans, l'ouvre et commence à enfourner les gommes une à une dans sa bouche édentée jusqu'à vider le paquet. Il me lance le carton qui les recouvre pour que je le scanne et il me dit la bouche pleine :

— J'ai mauvaise haleine.

En effet, ça sent le fond de bar, mais il ajoute :

— J'ai mangé de l'ail.

« Ouais », que je me dis.

Et, lui, il se met à rire comme un ivrogne. Il poursuit :

— Je m'en vais voir une fille [*mâche mâche*]. Elle est vraiment belle. Je peux pas sentir l'ail [*mâche mâche*].

Et il sort en titubant.

Un autre jour, je suis en train de faire mes retours de revues

(quand on les veut plus, on les rend à l'éditeur qui en fait ce qu'il veut) lorsqu'un client entre. C'est un Italien dans la cinquantaine, à moitié chauve. Il lui manque des dents et pour une raison que j'ignore il claque toujours la langue et ça fait *chloque*. À le voir comme ça, il doit avoir une vieille Buick qui sent le cigare.

Il s'avance vers moi avec un livre de porno maquillé en livre d'art et il me demande en anglais :

— How much?

« Je sais pas », que je lui réponds. Je vais voir, trouve le prix :

— Soixante-neuf et quatre-vingt-dix-neuf.

Il repose le livre avec l'air un peu contrit. *Chloque, chloque*, il continue à errer dans le magasin. Ça dure un instant et il revient :

— Do you have-a magazines in Italian? Because I don't-e speak-e good English.

Je lui montre. *Chloque, chloque*, il regarde pas vraiment. Je retourne rêver d'autodafés en faisant mes paquets de revues qui seront jamais lues. Mais l'autre me revient avec son livre de photos cochonnes et me montre la fille plus ou moins habillée de la couverture :

— I saw it-e from-e de street. You know, I wanted to buy it... and enlarge de picture. *Chloque*.

Mmm...

— You know make it-e bigger. Real size. *Chloque*. You know for...

Et il me fait un élégant mouvement de va-et-vient avec sa main.

« I see », que je lui réponds en pensant à ma marge de crédit.

Et il sort sans son livre.

LE PIED QUI VOQUE

LA BELLE SAISON



ELIZABETH
ADEL

Je mange des coquelicots bleus et verts, et même jaunes, j'avale des kleenex. Je pisse dans la rue. Je hurle quand je dors. Et puis? Je brûle lorsqu'il fait froid, je souris quand ils pleurent, et je ris quand ils souffrent. Je cours quand je suis en avance, je prends mon temps quand je suis pressée. Je rêve le jour, je vis la nuit. Je suis marginale. C'est évident, non?

Je marche sur une rue déserte, évitant les timbrés qui abondent les rues ordinaires. Mais je les entends. J'entends ce vagabondage incessant, ces babillages infernaux dont émanent les caprices surabondants jaillissant des âmes qui se sont pourries toutes seules au fil du temps, comme les pommes qui deviennent brunes puis se ramollissent en une presque purée dégoûtante. Des non-crétins devenus crétins. C'est triste quand même, non ?

L'automne achève. L'hiver approche, on peut le sentir. La chaleur de l'hiver viendra bientôt me réchauffer. Je me sentirai beaucoup mieux. Les rues de Montréal seront à moi toute seule, tous et toutes seront enfermés dans leur cocon. Bientôt, les flocons de neige silencieux tomberont tout comme le silence blanc fera son apparition, en prenant aisément sa place durant, à mon immense déception, seulement quatre mois.

Le froid gèlera les bouches des plaintifs, il réglera celles des heureux, comme moi. La noirceur agressera les paresseux, et émerveillera les curieux, comme moi. La mort des arbres les fera gémir, moi elle me fera sourire.

Ce fut beau, ce fut magique, tout ça avait l'air éternel, mais ce fut bref.

L'hiver dernier, celui de 2011, le chagrin eut raison de mon bonheur. En hiver, oui, en hiver! Cette année-là, durant l'habituel règne imposant de monsieur Janvier, le silence ne s'était pas pointé. Les arbres avaient fleuri d'ignobles

Je mange des coquelicots bleus et verts, et même jaunes...

bourgeons, l'asphalte lisse et sec et gris invitait camions et voitures à siffler et à rugir d'énergie, de vivacité et bien sûr à exhaler leurs propres semences qui allaient directement bourgeonner la couche d'ozone. Le gris dominait le blanc, les quelques flocons qui osèrent se présenter furent exterminés sur-le-champ. Et le pire arriva. Le flot des crétins cloîtrés submergea Montréal telle une marée d'eau stagnante. Par ailleurs, le Saint-Laurent, cet hiver, conserva un teint verdâtre si maladif que je me demandai s'il n'était pas à l'article de la mort. Les crétins furent partout. Plus une seule rue déserte. Les crétins

souriaient, je désespérais, les ennuyants oiseaux jacassaient sans plus finir. Le soleil reprit sa place de roi, les crétins le vénéraient et le chérissaient, je le maudissais et, pour me punir de cette honnête rancune, il me désespérait d'une violente façon, étendant ses rayons abominablement clairs à une heure trop tardive, empiétant sur et restreignant la propagation de la beauté nocturne.

Eh oui, vous avez deviné, cette année, en 2011, c'était l'hiver mais c'était l'été. Je me cloîtrai, je me posai des questions, à ma grande horreur, je suai au mois de février, et je pleurai. L'été toute l'année, ce fut mon pire cauchemar.

Oui, les crétins avaient gagné. Mais tout de même, je continuai à manger des coquelicots bleus et verts, et même jaunes, d'avaler des kleenex, de pisser dans la rue et de hurler quand je dormais. Je ne changeai rien. J'avais espoir.

Attachez vos tuques solidement, la saison froide va se venger.

Me voici, à l'aube d'un nouvel hiver, revigorée d'espoir. Janvier et Février resplendiront de grâce, le froid adoucira mes pensées, et le ciel enneigé blanchira le soleil dans la noirceur.

En d'autres mots, attachez vos tuques solidement, la saison froide va se venger.

LE PIED QUI VOQUE SANS TITRE



EVE
LÉVESQUE

I

Et je plonge...

La mer est ivre

Le ciel est sombre

Et je tangue sans quitter
ni revenir

Et je ne peux ne pas rester
Au noir de mon cœur ma vie

Combler le vide

Je t'ai cherché

Fougueux esprit

Et mon âme arrachée
Nage vers force et distance
Les abysses ton regard

Où je m'ancrerai

II

Et s'empare de moi immobilité
Les bras ouverts le corps bée
Conscience pantoise médusée

Et tu œuvres autour vir-
tueuse gestes

Hiératiques

Déroutantes pensées

Et sous la vague qui
roule et aspire

Tu m'allonges m'é tires m'étales

Et me couvre et m'englobe

Gardien du corps

Tu dors en ma tête

Pour pacifier l'émoi

Et le tableau de l'existence

Où je te dessine
De la ligne aux contours
Main légère écorchée
Doigts rouges étranglés

III

Deux plaisirs
Entrelacs

Je te regarde

De même temps
Bouger tête et lèvres
Enivré chancelant

D'une vague vers l'autre
Les corps renversés
Poursuite des chimères
Dans l'hadale engouffrée

De l'eau entre les peaux
Le ventre grand ouvert
Éventail exhalé

Dans le cri qui déferle

Goutte

À

Goutte

Par la prunelle embuée

LE PIED

L'équipe

Marie-Hélène Constant
Élisabeth de Niverville
Mathieu Laflamme

Le warholver tire
La critique en beau fusil
Lui renvoie la balle

Le flocon de neige
Sur l'écran cathodique
Rejoint l'avalanche

PROCHAINE DATE DE TOMBÉE

7 FÉVRIER

**ENVOYEZ VOS TEXTES
DÈS AUJOURD'HUI!**

LEPIED@LITTFRA.COM

